

sommaire

Introduction15

Le féminisme de la première vague

- « Le féminisme est né dans les années 1960. »27
- « Le féminisme est un mouvement de femmes. »39
- « Toutes des bourgeoises ! »47
- « Toutes des laiderons ! »57
- « Le féminisme est une menace pour l'ordre social. »67
- « Le féminisme est un produit d'importation. »79

Le féminisme de la deuxième vague

- « Féminisme = MLF. »89
- « Le MLF s'est perdu dans des querelles
de bonnes-femmes. »101
- « Les féministes sont violentes et antimecs. »113
- « Toutes des lesbiennes ! »127
- « Le féminisme est américain »135
- « Le féminisme est une lubie d'intellos. »143
- « Il n'y a pas d'art féministe. »151

Le féminisme de la troisième vague

- « Le féminisme, c'est dépassé. »163
- « Féminisme = parité. »177

« Le féminisme est de gauche et laïque. »187
« Les féministes sont des écolos irresponsables. »201
« Le féminisme d'aujourd'hui est mixte. »211
« Le féminisme fait des femmes d'éternelles victimes. » ..223
« Toutes des mal baisées ! »237
« Le féminisme est pour l'abolition de la prostitution. » .247
« Le féminisme prône la théorie du *gender*. »253

Conclusion261

Annexes

Glossaire269
Pour aller plus loin279

« Les féministes sont violentes et antimecs. »

Parce qu'elles n'en ont pas, les femmes veulent aujourd'hui qu'on coupe leurs génitoires aux hommes. Au nom de l'égalité des sexes.

Jean Lartéguy, *Lettre ouverte aux bonnes femmes*, 1972

Le féminisme n'a jamais tué personne.

Phrase de Benoîte Groult reprise sur des banderoles féministes,
fin XX^e siècle

... Ben il serait peut-être temps.

Entendu dans une manifestation féministe, début XXI^e siècle

La violence des féministes de la deuxième vague est une idée reçue bien ancrée. Impossible d'en savoir plus sur cette violence, les réponses sont plus qu'évasives et très souvent évoquent un geste symbolique qui marque l'image du féminisme radical* aux États-Unis à la fin des *sixties* : « elles » ont brûlé leurs soutiens-gorge !

Et pourtant, non, les féministes n'ont pas brûlé leurs soutiens-gorge à Atlantic City alors qu'elles venaient perturber le concours de beauté Miss America en septembre 1968. Il s'agit d'une « légende urbaine »... Elles ont simplement jeté dans une « poubelle de la liberté » des soutiens-gorge en même temps que d'autres objets symboliques tels que des chaussures à talons hauts, des ceintures, *Playboy*... L'image

des « Américaines qui brûlent leurs soutiens-gorge » traverse pourtant les océans et les générations. Le feu est très emblématique de ces années 1960 où tout brûle : la guitare de Jimi Hendrix, les bombes au Napalm sur le Vietnam. L'immolation devient un moyen de protestation politique pour les moines tibétains et pour l'étudiant tchèque Jan Palach. Aux États-Unis, les militants antiguerre brûlent leur carte d'incorporation. C'est d'ailleurs ce moyen de protestation qui inspire à un journaliste l'idée que des soutiens-gorge pourraient eux aussi être brûlés, juste avant le concours de Miss America. Le lendemain, le *Times* affirme que des soutiens-gorge ont effectivement été brûlés, or, si certaines féministes en avaient bien évoqué la possibilité, elles avaient reculé devant les problèmes de sécurité.

Le « *bra-burning* », vrai faux événement, sert la cause anti-féministe. Il sollicite l'imaginaire religieux de l'enfer promis aux pécheresses et du bûcher réservé aux sorcières, mais surtout il ridiculise les militantes, car elle paraît bien triviale, cette cause du soutien-gorge quand tant de problèmes graves préoccupent la planète... Sans parler de l'indécence d'une telle exhibition de vêtements destinés à rester cachés. Ce n'est pas la première fois que le féminisme se trouve résumé et déprécié par sa réduction à un problème vestimentaire...

En un sens, il s'agit d'un épisode de la lutte pour la réforme du costume féminin. Dans les années 1960, aux États-Unis, des féministes contestent les contraintes vestimentaires. Elles portent plus volontiers le pantalon que les Européennes et apprécient le confort des chaussures plates. Certaines ne portent plus de soutien-gorge et en contestent l'utilité pratique ainsi que la fonction symbolique – la satis-

faction (supposée) des fantasmes masculins. Le soutien-gorge rehausse et fait pigeonner la poitrine, dénudée par le décolleté. Cet héritier du corset est parfois inconfortable. Et puis les seins occupent une place considérable dans l'histoire de la beauté féminine, dans l'histoire de l'érotisme, mais aussi dans l'histoire de la symbolique politique (voir les bustes de Marianne) : à vrai dire, les sociétés occidentales sont obsédées par les seins. C'est à cette quintessence de la féminité que les féministes, plus imaginaires que réelles, s'en prennent, niant dans un même élan ce qui fait la séduction de leur genre* et la différence des sexes*. Car les hommes ne portent en général pas de soutien-gorge... Le brûler, c'est faire disparaître un élément de la différenciation des sexes, dans un contexte où la lutte contre la jupe imposée dans l'uniforme des *high schools* est encore d'actualité. On comprend mieux le succès retentissant de ce mythe qui marque les esprits, jusqu'à nos jours.

L'autre image forte de la « violence » féministe concerne ses victimes supposées : les hommes menacés de castration, comme semble l'accréditer l'essai de Valerie Solanas, *SCUM Manifesto* (1967). SCUM signifie-t-il Society for Cutting up men (Association pour émasculer les hommes) ? Le texte ne l'indique pas. *Cutting up* signifie-t-il métaphoriquement émasculer ? Au sens littéral, il s'agit plutôt de « mettre en morceaux ». L'auteure n'a peut-être pas pensé à un tel acronyme, considérant le mot *scum* dans ses différents sens : crasse, excrément, racaille, salaud... L'essai est à la hauteur de son titre provocateur. Inversant la misogynie traditionnelle, il s'agit d'un pamphlet misandre* – inversant systématiquement les poncifs misogynes – appelant à la libération des femmes par la violence à l'égard de leur

opresseur. C'est le deuxième opus de Valerie Solanas, qui avait écrit en 1966 *Up your Ass* mettant en scène une prostituée dans la misère disant sa haine des hommes. Une pièce refusée par Andy Warhol qui le paiera cher : le 3 juin 1968 trois balles tirées par Valerie Solanas le blessent gravement. Elle sera condamnée à trois ans de prison pour tentative de meurtre avec préméditation. Les féministes radicales lui apportent leur soutien.

La révolte de Valerie Solanas répond sans doute à plusieurs logiques et semble à la fois psychologique et politique. Violée par son père, élevée par un grand-père violent et alcoolique qui l'abandonne, sans domicile à 15 ans, elle se prostitue et fait la manche. Son errance l'amène jusqu'à Greenwich Village où elle découvre la Factory et le flamboyant maître des lieux, Andy Warhol. Cet événement de 1968, qui aurait pu n'être qu'un fait divers périphérique, restera dans les mémoires comme la preuve des excès féministes. Il est cependant assumé par des féministes. Citons la vidéaste documentariste Carole Roussopoulos et l'actrice Delphine Seyrig qui en font un film en 1976, ou l'écrivaine Cathy Bernheim qui y voit l'expression de la rage des femmes. Il est vrai que le MLF adopte un ton véhément, en décalage par rapport aux attendus du genre féminin. Ce ton choque plus encore lorsqu'il s'agit de dénoncer la « maternité esclave » ou de parler de l'absence de désir de maternité. Face à l'avortement, la volonté de dédramatiser, de banaliser l'acte conduit aussi à des formulations qui peuvent être jugées violentes.

Il n'y a pas d'instrument de mesure universel de la violence. La subjectivité règne, fonction des sensibilités individuelles, des croyances heurtées ou confortées, des contextes



Affiche féministe reprenant le titre du roman de Boris Vian *Et on tuera tous les affreux*, s. d.

d'énonciation et de réception. Et si une certaine violence est revendiquée par des féministes, il n'en demeure pas moins que le mouvement fait toujours le choix de la non-violence, alors que « le machisme tue tous les jours » (phrase-slogan dans les manifestations féministes). Cette revendication de la non-violence ne fait pas l'unanimité : elle correspond un peu trop en effet à ce qui est attendu du genre féminin – des qualités de patience, de gentillesse, de compréhension infinie –, et l'imaginaire de la révolte se nourrit plus volontiers d'une certaine violence, accoucheuse de mondes nouveaux et parle la langue de la guerre des sexes. L'analogie entre sexe et classe permet de durcir la vision des rapports entre les femmes et les hommes assimilés à un patronat exploiteur

avec lequel aucune collaboration (de classe) n'est permise. Ne pas « aimer » son oppresseur est en soit considéré comme violent... Tout au plus dans cette branche radicale du féminisme peut-on parler d'une violence symbolique (cf. la chanson « Nous on fait l'amour et puis la guérilla »). L'idée reçue est fautive si elle renvoie au répertoire habituel de la violence politique : attentats, assassinats ciblés... Il faut néanmoins en entendre le sens : pour les femmes, le seuil de la violence n'est visiblement pas le même que pour les hommes. On sait à quel point les femmes ont été éloignées des fonctions supposant l'usage légitime de la violence, éloignées des armes, monopole masculin, et durement stigmatisées comme contre-nature quand elles s'en emparaient, lors des révolutions. Le mythe de la femme douce et maternelle a besoin de cet interdit pour garder un peu de son crédit. On ne tolère pas la violence féminine, et dans la vie courante, un mot de trop, et voilà la femme en colère transformée en hystérique. C'est à travers cette grille de jugement sexiste que la violence est évaluée et le seuil de tolérance est très faible. Voilà qui explique la force de l'idée reçue sur la violence.

À contre-courant de l'idée reçue sur la violence des féministes, il faut au contraire souligner le recours massif à l'humour. Longtemps utilisé contre les femmes et les féministes en particulier, l'arme est retournée contre l'adversaire. Il est omniprésent dans les années 1970. Dans la veine des slogans situationnistes de 68 : « Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette », « Prolétaires de tous les pays... qui lave vos chaussettes ? » Les manifestations, en France et ailleurs, portent cet humour grinçant, provocateur, parfois cru. L'émergence des one-woman-shows, ou,

plus rares, des associations de femmes comiques telles que Les trois Jeanne témoignent de cette brèche ouverte par les féministes dans un univers très masculin. On peut en dire autant pour le dessin d'humour, dans lequel Claire Brétecher, féministe déclarée, s'illustre.

QUI DOIT DÉCIDER DU NOMBRE DE NOS ENFANTS ?

Le pape qui n'en a jamais eu ?

Le président qui a de quoi élever les siens ?

Le médecin qui respecte plus la vie d'un fœtus que celle d'une femme ?

Le mari qui leur fait guili-guili le soir en rentrant ?

Nous qui les portons et qui sommes actuellement obligées de les élever ?

AVORTEMENT LIBRE ET GRATUIT.

Mouvement de libération des femmes

L'acte perçu comme le plus « violent » symboliquement du MLF est sans doute son principe de non-mixité, souvent compris comme la preuve de ce que les féministes détestent les hommes.

Le MLF est non-mixte, ce qui ajoute à la fascination et à la haine qu'il provoque. Des raisons politiques sont avancées : on n'invite pas l'opresseur à venir discuter de la libération de l'opprimée. Se retrouver entre femmes facilite l'expression et l'écoute sur des sujets intimes comme le corps et la sexualité. Un nouveau lien entre femmes est

valorisé : la sororité*. Il veut décrire une condition commune aux femmes, « toutes des hors-la-loi », « prostituées, voleuses, avortées, ménagères, filles-mères, homosexuelles, hétérosexuelles, manifestantes, militantes, nous sommes toutes sœurs » (manifestation devant la prison de femmes de la Petite-Roquette, 21 octobre 1970).

La toute première réunion non mixte se tient à l'université de Vincennes le 4 juin 1970 : des militants d'extrême gauche tentent de s'y opposer, avec des arguments éloquentes : « C'est des mal-baisées, on va les baiser » ; « Et qui c'est qui fera le ménage ? » Ce à quoi des militantes répondent : « On ne veut plus se faire baiser, ni bien ni mal ; mettez-la dans votre boîte crânienne » et « La révolution fera le ménage. » Le numéro de la revue *Partisans* « Libération des femmes année zéro » théorise la non-mixité : « Nous avons pris conscience qu'à l'exemple de tous les groupes opprimés, c'était à nous de prendre en charge notre propre libération. En effet, si désintéressés soient-ils, les hommes ne sont pas directement concernés et retirent objectivement des avantages de leur situation d'opresseurs » (1970). Les rapports de pouvoir entre les sexes se reproduisent en effet, même dans des groupes qui entendent les combattre. Ce constat s'appuie, non sur une théorie, mais sur l'expérience vécue des militantes qui vont désormais se méfier des « souteneurs », ces alliés qui « prétendent » les soutenir comme l'explique l'une d'elles dans *Le torchon brûle* en 1972. Le ton des féministes témoigne d'une exaspération certaine ; les hommes venus aux manifestations sont qualifiés de « voyeurs, souteneurs, maquereaux politiques, récupérateurs ». Ce radicalisme est une manière aussi de dire que l'« ennemi principal » est le patriarcat*, tandis que les féministes de la

tendance « luttes des classes » refusent une non-mixité absolue, estimant les convergences indispensables dans les luttes anticapitalistes. Le « mouvement des femmes » comprend en réalité des espaces de mixité. Lors des événements militants, des hommes s'activent dans les crèches. Le Mouvement de libération de l'avortement, créé en 1971, est ouvert aux hommes. Il y a une alliance objective qui se noue entre le MLF et le FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire), en lutte contre « la virilité fasciste ». C'est ensemble que s'opèrent, en 1971, les perturbations successives d'un meeting de Laissez-les-vivre – association anti-avortement créée en 1971 – et de l'émission de radio de Mémie Grégoire sur « L'homosexualité, ce douloureux problème ». Ce qui n'empêche pas des tensions, jusqu'à la fin du FHAR (en 1974) et par la suite avec les Groupes de libération homosexuelle (GLH) où les femmes sont en minorité, où la libération recherchée est avant tout et parfois exclusivement sexuelle, sans qu'il soit tenu compte des revendications féministes.

La logique radicale du MLF devrait conduire à la constitution de groupes d'hommes prenant eux-mêmes en charge leur rapport au sexisme. En 1972, un Mouvement de libération des hommes se constitue : si le groupe est minuscule, avec, sans doute, guère plus qu'une vingtaine de militants, à Paris, et éphémère, son discours montre qu'une déclinaison du néoféminisme au masculin est possible. Il s'agit de s'opposer à la « virilité-carcan », à la « virilité obligatoire » en se « décrassant » ensemble (*Le torchon brûle*, 1972). Il y aura d'autres tentatives, un bulletin intitulé *Types. Paroles d'hommes*, une Association pour la recherche et le développement de la contraception masculine (ARDECOM), fondée en 1979,

qui soulève de la méfiance chez les féministes y voyant une tentative de récupération d'un droit récemment acquis par les femmes, ou, en tout cas, une cause non prioritaire. En 1980 est créée l'Association pour la déconstruction des archétypes masculins (ADAM). Un nouveau discours masculin s'élabore dégagé de toute « culpabilité » à l'égard du féminisme et défendant un droit des hommes à ne pas subir la « virilité obligatoire », source de souffrances, ou encore à « disposer de leur corps » – de leur sperme, à n'être père qu'à leur gré. S'esquisse alors une critique du nouveau pouvoir des femmes qui ont gagné le droit de maîtriser leur fécondité. La mixité est plus présente qu'on ne le croit dans le combat pour la liberté de l'avortement. Un large front est nécessaire, impliquant notamment des médecins (Manifeste des 331 médecins qui déclarent avoir pratiqué des avortements, 1973), qui diffusent la méthode d'avortement dite Karman (du nom du militant états-unien qui a mis au point cette technique simple par aspiration, Harvey Karman). Au procès de Bobigny, Jean Rostand, Jacques Monod, prix Nobel de médecine, témoignent. Au MLAC, créé en 1973, la mixité va de soi puisque le mouvement réunit outre des femmes du MLF, le Planning familial, le Parti socialiste unifié, la Ligue communiste, la CFDT, le GIS – Groupe information santé –, etc. Ce qui rend possible cet engagement masculin est la nature même de cette mobilisation, à travers ses différentes facettes : prolongement d'une activité professionnelle pour les hommes venus des métiers de la santé, contribution à la libération sexuelle, lutte pour plus de justice sociale, demande ciblée adressée à l'État. Dans sa thèse sur l'histoire des hommes féministes, Alban Jacquemart souligne la féminisation des associations mixtes



Affiche « Cet homme est un homme », Paris, juin 1980.

au cours des années 1970 : au bureau du Planning familial, les hommes sont plus de 50 % en 1974, 10 % en 1978. Le secrétariat national de Choisir est uniquement féminin (entre 1974 et 1978). L'esprit du MLF souffle sur les associations réformistes*. Au Planning familial par exemple, le rapport de forces entre les médecins – des hommes pour l'essentiel – et les « hôtesse d'accueil » se tend, provoquant le départ de beaucoup d'hommes (et de quelques femmes) appartenant à la première génération du Planning. Simone Iff, en devenant secrétaire générale, devient le symbole du renversement de l'autorité masculine : le Planning prend un tournant féministe. La culture féministe continuera dans les

années suivantes à se vivre dans la non-mixité : citons parmi bien d'autres la Maison des femmes de Paris (1982), le GAMS – Groupe femmes pour l'abolition des mutilations sexuelles – (1982), le collectif féministe Ruptures (1984), les Nanas beurs (1985), l'Alliance des femmes pour la démocratie (Antoinette Fouque, 1989), Elles sont pour (1989), les Marie Pas Claire (1991). La montée en puissance des lesbiennes militantes dans le mouvement contribue à renforcer ce principe, ainsi que l'affichage d'un discours radical sur la domination masculine. La victoire du combat pour l'avortement (1975, puis confirmation de la loi en 1979) réoriente les luttes vers la question du viol, qui durcit le discours à l'égard des hommes. En juin 1980, une affiche donnant le portrait noir et blanc d'un homme ordinaire, les yeux cachés par un bandeau blanc l'anonymant paraît avec ce texte : « Cet homme est un violeur, cet homme est un homme. » Cette phrase équivoque peut être entendue comme l'expression d'une pensée essentialiste. On peut aussi y voir une invitation à réfléchir au caractère banal du viol, ou au genre* masculin qui serait consubstantiel à l'affirmation du pouvoir du violeur.

L'accusation lancée aux féministes d'être des castratrices ne date toutefois pas des années 1980. L'extrême droite, depuis la fin du XIX^e siècle, estime que le féminisme, ayant acquis une influence excessive en Occident, dévirilise l'homme blanc. Ce qui est nouveau en revanche dans les années 1970 est la non-mixité assumée associée à la politisation des questions sexuelles. La sécession pourrait être également d'ordre amoureux. Aristophane l'imaginait, pour faire rire le public, mais des romans de science-fiction de la fin du XX^e siècle commencent à concevoir un monde sans les

hommes – comme dans le roman de l'Américaine Joanna Russ (*The Female Man*, 1975, traduit sous le titre : *L'Autre moitié de l'homme*). Au cinéma, Bertrand Blier exprime à sa manière une certaine exaspération masculine face à l'agitation féministe : ce sont les hommes qui partent, s'arment contre le danger femelle, et retrouvent la joie d'un entre-hommes qui consiste surtout à se goinfrer et à péter ensemble (*Calmos*, 1976).